

ALEXANDER M. STAVROPOULOS

*Dipartimento di Teologia Pastorale, Università di Atene (Grecia)*

ala

## Le point de vue (et de vie) orthodoxe

### *Questions et réponses sur la mort*

Il serait certainement une banalité de dire que le phénomène de la mort a préoccupé et préoccupe tous les hommes. Plusieurs sont cependant les questions qui se posent quant aux causes de la mort, sa nature, son essence, ses résultats. Plusieurs interprétations sont proposées pour la solution de ce problème important, qui, de la part de notre Église, est caractérisé comme un mystère qui nous entoure<sup>1</sup>. La destruction et la mort restent des phénomènes incompréhensibles et en dehors de l'ordre divin, tel que Dieu créateur l'avait déterminé. La désobéissance de l'homme au commandement de Dieu a conduit l'humanité loin de Dieu vivant, ayant comme résultat pour l'homme d'être séparé de la source de la vie et d'aboutir à la mort (Gn 2,16-17; 3,19; cfr. Dt 30,15,19).

Ce qui se trouvait pourtant dans l'intention de Dieu, à propos de l'homme, n'était pas sa mort. Pour Dieu, la destinée de l'homme était de vivre auprès de Lui. Ceci est formulé de manière catégorique, lorsque le Christ atteste la raison de son incarnation et de son arrivée sur la terre: «moi, je suis venu pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante» (Gv 10,10). L'insubordination à la volonté de Dieu, considérée comme péché, a conduit l'homme à sa conséquence 'na-

---

<sup>1</sup> Voir différents tropaires de l'Office pour les défunts qui sont attribués à Saint Jean Damascène. N. VASSILEIADIS intitule son livre, *Le mystère de la mort* (O Sotir, Athènes 1991). A. THÉODOROU a écrit un commentaire détaillé sur l'office des défunts, «*Impécables en leur voie, alléluja*», *Commentaire interprétatif à l'Office des défunts* (en grec), Apostoliki Diakonia, Athènes 1990. Père PH. PHAROS a fait un approche pastoral de cet office dans son livre sur le deuil (*Le deuil. Approche orthodoxe, folklorique et psychologique* [en grec], Akritis, coll. «Psychologie Pastorale», Nea Smyrni 1981, 2, pp. 156-169).

turelle', à la mort, que Dieu lui-même avait annoncé. Dès lors, c'est la mort qui détermine, comme une 'constante' mathématique, la condition humaine.

La mort corporelle supprime, comme il est évident, toute ligne de communication avec le défunt et certifie d'une manière tragique la fin de l'existence humaine. Ce n'est plus possible, par des forces humaines, d'avoir la certitude sur la continuité de la vie au-delà de la mort. Ce que nous avons qualifié, un peu plus haut, comme condition humaine, reste un mystère profond, devant lequel l'homme est incapable par lui-même de donner une réponse quelconque. L'incertitude concernant l'au-delà est partagée par toute l'humanité.

La philosophie antique avait comme préoccupation majeure la «meléti thanátou», littéralement l'étude de la mort, dans le sens d'un 'entraînement à la mort', de sorte que les termes philosophie et «meléti thanátou», étude de la mort, ont été considérées pendant une longue période de l'histoire de la philosophie comme termes alternatifs et identiques<sup>2</sup>.

Les différentes religions ont essayé aussi de donner des réponses diverses à ce sujet discutable. Je ne tiens pas pourtant à y insister, puisque d'autres orateurs auront l'occasion d'en parler.

La réponse que le christianisme a donnée, a été donnée à un niveau personnel; cette réponse était une personne: Le Seigneur Ressuscité. Saint Paul a adressé ce message 'personnel' au coeur même de cette philosophie, considérée comme 'étude de la mort', à Athènes. Comme nous connaissons très bien, ce message a été repoussé de la plupart de ses auditeurs (Actes 17,22-34). Ce refus n'empêche pas que Jésus-Christ soit l'origine de la victoire sur la mort. «Il est Premier-né d'entre les morts» (Col 1,18; Ap 1,5), «prémice de ceux qui se sont endormis» (1 Cor 15,20). Par sa mort, Il a empiété la mort, il a annulé la distance entre l'homme et Dieu; comme Dieu-Homme, Il a rétabli les différences et l'homme s'est approché de la vie et lui a été donnée la possibilité de vivre tant qu'il le désirait.

---

<sup>2</sup> Sur la perception traditionnelle de la mort dans la pensée grecque et la modification apportée par Socrate, voir l'article de J. BELS, *Socrate et la mort individuelle. Sur la modification socratique de la perception traditionnelle de la mort dans la pensée grecque*, «Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques», 72 (1988), pp. 437-442.

*Les droits de la mort et leur dépassement*

Certes la mort demeure encore une forme d'abolition de la vie. Dans notre condition humaine la mort a ses propres droits. Ses résultats décomposants sont évidents. Elle continue d'exercer son oppression sur le corps et le dissoudre aux éléments dont il est constitué. En apparence, il lui est permis d'avoir les mêmes droits sur le corps comme avant — avant la victoire du Christ sur elle. Mais, en réalité, elle n'a plus sa raison d'être ayant perdu son aiguillon. La mort peut être envisagée maintenant comme un serpent qui mord, mais qui ne dispose plus de poison; comme une abeille qui pique, mais qui ne dépose plus son aiguillon empoisonné. Elle continue sûrement d'occasionner des catastrophes, comme un ennemi vaincu qui se retire et, en s'éloignant du pays occupé, fait tout disparaître par la vengeance. Cependant la mort, même ses droits ne les exerce plus que de façon provisoire. Un jour, lui seront enlevés définitivement. Saint Paul certifie que le dernier ennemi détruit sera la Mort (1 Cor 15,26). En ce moment «tous revivront dans le Christ. Mais chacun à son rang: comme prémices, le Christ, ensuite ceux qui seront au Christ, lors de son avènement» (1 Cor 15,22-23).

Toutefois, les chrétiens ont vaincu dès maintenant la mort par Notre Seigneur Jésus-Christ. Pour eux la mort n'est pas la fin de la vie mais une nouvelle gestation; comme le grain qui «ne reprend vie s'il ne meurt» (1 Cor 15,36), les fidèles éprouvent cette vie dès maintenant par la «mortification vivifiante» de l'aiguillon de la mort qui est le péché (1 Cor 15,56). Celle-ci n'est obtenue que par l'obéissance à la volonté de Dieu. Les chrétiens deviennent d'une certaine façon, au modèle de Notre Seigneur Jésus-Christ, «obéissants jusqu'à la mort» (Phil 2,8), «en crucifiant la chair avec ses passions et ses convoitises» (Gal 5,24). En imitant le second Adam, ils remplissent les manques du premier Adam. A la désobéissance d'Adam et d'Ève, ils opposent leur obéissance. A leur paresse, et à la solution proposée par le serpent, qui leur paraissait facile, en l'occurrence de soustraire la perfection (déification) une fois pour toutes par le goût immédiat du fruit défendu (Gn 3,1-5), ils opposent un travail ardu et appliqué des commandements de Dieu pour une durée de temps, que le Seigneur leur accordera. Ils recherchent le temps perdu d'Adam et d'Ève non pas d'une manière retrospective, mais prospective. Ils visent l'avenir en le vivant dès maintenant, en mettant l'accent sur la vie, et de cette manière ils contre-balencent la mort. Ils vivent la fin avant

la résurrection au dedans de la mort et vainquent la mort ensevelis avec le Christ et vivent une vie nouvelle (Rm 6,4-5). Ils vivent la fin comme une fin interminable et le début comme un début sans commencement, parce que le commencement ne commence pas avec eux et la fin ne finit plus avec eux.

### *Approche eschatologique*

A ce que nous venons d'exposer, il paraît que «des choses restent ensemble, qui autrement sont séparées». On dirait précisément que ceci constitue l'oeuvre de l'eschatologie ou plutôt l'oeuvre de l'approche eschatologique des choses. Une telle considération ramène ici et maintenant un certain sens de la réalité eschatologique<sup>3</sup>. Comme il est bien connu, ceci est obtenu de façon certaine et unique, dans le cadre du culte de l'Église, selon les règles de ce que nous appelons temps et espace liturgique vécu. Comme pour toutes les choses vécues dans l'Église, *l'approche eschatologique est le meilleur*.

a. En *premier* lieu, sous cette perspective eschatologique, l'oeuvre que nous entreprenons dans la vie, et la peine que nous nous donnons, ne sont pas vaines. Nous devons travailler toujours en progrès dans nos oeuvres et dans l'oeuvre du Seigneur (1 Cor 15,58). La mort ne signifie pas la fin, le terme qui marque notre vie. La phrase: «mangeons et buvons, car demain nous mourrons» (1 Cor 15,32), qui pourrait retentir comme un cri de résignation, en relation avec un avenir sans espoir, peut aussi être comprise comme une exigence pour une vraie nourriture et vraie boisson (cfr. Rm 14,17), qui auraient la possibilité de nous conduire à la vie. Cette phrase mentionnée pourrait être une réplique à l'invitation du Seigneur «prenez, mangez, ceci est mon corps», «buvez-en tous; car ceci est mon sang» (Mt 26,26-27). A une vie qui pourrait être comprise comme une simple survivance, les chrétiens s'intéressent pour une vie qualifiée, pour cette vie qui résulte de Celui qui nous assure que Lui-Même est la Vie (Gv 14,6; cfr. 6,47-59).

b. En *second* lieu, l'oeuvre que nous opérons durant notre vie terrestre, n'a qu'une valeur relative; elle n'est pas d'une valeur abso-

<sup>3</sup> Voir l'article d'A. SCHMEMANN, *Liturgie et eschatologie* (en grec), «Grigorios o Palamos», 69 (1986), 709, p. 49, et O. CLÉMENT, *Transfigurer le temps. Notes sur le temps à la lumière de la tradition orthodoxe*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris 1959, pp. 159-167.

lue. Elle s'effectue en référence à quelque chose d'autre; elle ne nous réduit pas dans les limites d'ici et maintenant, au deçà; elle nous joint avec l'au-delà, le là et l'après.

c. Ajoutons encore que l'évaluation de notre oeuvre, autant que nous la jugeons encore comme une oeuvre valable, ne dépend pas de nos seuls critères. Elle est jugée maintenant, au moment de notre mort et au jugement dernier. La conscience, que notre vie est jugée, et plus particulièrement qu'un jugement de notre oeuvre aura lieu quand le Christ viendra dans sa gloire (Mt 25,31s.), nous rend très attentifs; elle nous aide à nous rappeler de notre mort et de notre responsabilité à rendre compte devant le Tribunal terrible du Christ. Nous sommes alors portés à cultiver la *mémoire* et l'*étude de la mort* sur laquelle les Pères de l'Église ont autant insisté<sup>4</sup>.

d. Cette mémoire et étude de la mort, ne consistent pas à une attitude de plainte et de reproche envers notre condition humaine. Elle est plutôt une considération de vue d'ensemble sur notre vie, de manière à ne pas nous limiter aux données du moment. Il existe un avenir. Il existe la mort, mais la Résurrection est aussi une réalité. Essentiellement, cette étude de la mort devient une étude de vie, une étude de la résurrection. C'est une application de l'impératif du Seigneur: «veillez donc» (Mt 24,42), que Clément d'Alexandrie interprète comme «meletáte zein», «étudiez à vivre». Bien sûr, ici étude (meléti) ne signifie pas une préoccupation théorique au sujet de la mort ou de la vie; elle signifie plutôt mort, mortification, vie, résurrection. Étude signifie ici ascèse, exercice, entraînement, pratique, comme Lazare qui à son éveil par le Seigneur a éprouvé par expérience la Résurrection commune qui aura lieu lors du jugement dernier<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> J.A. FISCHER, *Μελέτη θανάτου, Eine Skizze zur frühen griechischen Patristik*, dans *Wegzeichen*, Augustinus Verlag, Würzburg 1971, pp. 43-54; A.M. HAAS, *Mort mystique. I. Période patristique*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, 1980 (LXX-LXXI), coll. 1777-1782; C. MALANDRAKIS, *The mindfulness of death according to the ascetic patristic tradition*, «Theologia», 1988, 59/2, pp. 346-360; S. SOPHRONY (Archimandrite), *The Grace of mindfulness of Death*, dans son livre *We shall see him and he is (1 John 3, 2)*, Stavropegic Monastery of St. John the Baptist, Essex 1988, pp. 10-18.

<sup>5</sup> Les deux citations de Clément «meletáte zein» et «meletésas tén anastasin» provenant des *Stromates* V 106,1: GCS 52,397 et du *Pédagogue* I 6,3: GCS 12,93, sont reprises de l'article de FISCHER, *Μελέτη...*, p. 54, notes 92 et 95.

e. Le chrétien peut réussir quelque chose d'équivalent, par son combat quotidien contre les chutes, et se lever après sa chute. La mort naturelle qui viendra, atteindra chacun de nous, dans l'état où dans lequel se trouvera. C'est dans cet état qu'il partira pour le voyage éternel: soit dans le bien soit dans la chute. Il doit alors prendre soin de se lever encore et encore après chaque chute, afin que la mort le trouve debout. Une telle attitude désigne dans sa trente huitième parole l'Abbé Sisoe le Grand, envers un frère, qui lui demanda conseil, quoi faire après une chute qu'il avait subi. Nous ne pourrions pas trouver un exemple plus illustratif de cette étude sur la vie, la mort et la résurrection de mieux et décrire le chrétien si non comme l'homme en effort continu de se lever et de ne pas rester dans sa chute <sup>6</sup>.

f. La mémoire de la mort qui rend présent, qui présentifie l'avenir, peut aussi conduire à une réconciliation permanente de l'homme avec Dieu et les autres. Elle peut nous inspirer une attitude de pardon. Ce qui d'habitude a lieu, lorsque nous nous trouvons sur notre lit de mort, où nous pardonnons, tous, encore ceux qui nous haïssent ou ont commis une injustice envers nous, ceci se répète dans la pratique quotidienne, lorsque nous demandons mutuellement pardon l'un à l'autre. Dans les pays orthodoxes, nous rencontrons une forme caractéristique de salutation. L'un salue en disant: «pardonne-moi» ou «pardonnez-moi». Les autres répondent «pardonné» (participe passé, dont le verbe auxiliaire est sous-entendu), avec la signification sous-jacente «que tu sois pardonné». On utilise aussi l'expression «que Dieu te pardonne». Ces allocutions remplacent les expressions courantes ailleurs: «salut» «au revoir» ecc. <sup>7</sup>.

*Remarque:* Une autre attitude très courante dans les sociétés contemporaines est celle, qui évite de prononcer le terme de civilité et d'amitié «adieu» (à Dieu). Comme si cette expression cacherait un renvoi, une référence médiate au jugement dernier où tous et toutes, après toutes les salutations successives sur la terre, nous allons nous rencontrer devant Dieu. Un tel refus se combine parfaitement avec la

<sup>6</sup> *Gerontikon* 197, p. 114. Cfr. A.M. STAVROPOULOS, *La psychologie pastorale comme la psychologie de l'homme en effort continu de se lever et de ne pas rester dans sa chute*, dans J. KORNARAKIS - A.M. STAVROPOULOS, *Psychologie pastorale et vie spirituelle*, Kyriakidis, Thessaloniki 1981, pp. 83-94.

<sup>7</sup> Sur les difficultés du pardon voir: A.M. STAVROPOULOS, *Si amas veni*, «O Ephimerios», 1991, 1 octobre, pp. 296-298.

pratique contemporaine qui essaie à éviter dans nos discussions de parler de la mort: la mort est absente. Au lieu de pratiquer la mémoire de la mort on s'exerce aujourd'hui à l'oubli de la mort. La plupart de nous, essayons d'oublier la mort. D'autres orateurs ont déjà analysé ce phénomène.

### *Approche pédagogique de la mort*

Cependant, ce n'est pas du tout vrai qu'en oubliant la mort, nous allons résoudre la question. Tôt ou tard, chacun de nous sera confronté à la mort. Il n'est pas possible que la crainte de la mort, va nous faire repousser l'idée ou éloigner la réalité de la mort. A ce qui se fait dans nos sociétés aujourd'hui, nous pouvons prétendre que notre Église tend à exercer une préparation pédagogique de l'homme à la mort. Les Saintes Écritures, les textes des Pères de l'Église, les histoires de moines du désert, les Vies des Saints, le culte, offrent un matériel très riche, qui, exploité d'une manière convenable, pourrait rendre une aide nécessaire et précieuse concernant l'éducation des fidèles à la mort. Dans toutes ces sources et sous diverses formes, l'enseignement de l'Église est exposé et illustré par différents modes de réalisation des vérités de la foi.

Plusieurs attitudes de vie y sont proposées; des témoignages sur la confrontation de cas difficiles sont déposés. Nous rencontrons des récits présentant des exemples didactiques. Les reliques non corrompues des Saints témoignent dès maintenant sur le dépassement des extrêmes conséquences de la mort. Des histoires à propos des animaux sauvages (fauves) qui restent tranquilles en présence des personnes saintes, montrent que la Sainteté, par la grâce de Dieu, peut arrêter les puissances qui attirent la destruction, parce que l'homme 'garde l'image et la ressemblance sans tâche'.

La mort n'est pas un mot tabou que nous nous forçons, au moment qu'on le prononce, de l'exorciser ou de le faire exiler de notre conversation. Par contre, l'Église sait, de façon merveilleuse, établir dans son culte, la mémoire de la mort. Dans son cycle des prières du jour et de la nuit, l'Église met aux lèvres des fidèles de sollicitations qui se réfèrent à la mort, à sa mémoire. Les chrétiens prient, afin que notre fin soit chrétienne, que nos actes trouvent grâce devant le Christ le juge. D'autres prières se réfèrent à l'attente de la Résurrection des morts, à la vie du siècle futur, à l'avènement du Royaume de Dieu. L'Église prie le Seigneur de se souvenir de tous ceux qui sont endor-

mis dans l'espérance de la résurrection pour une vie éternelle. Les fidèles adressent leur prière à la Vierge pour qu'Elle leur assiste au moment de leur sortie (exode) de la vie terrestre à la vie éternelle et ils prient aussi leur Ange de ne pas permettre au méchant démon de dominer sur eux en exploitant les faiblesses de leur corps mortel. Une telle éducation quotidienne aide finalement au dépassement peu à peu de la crainte de la mort. Ainsi se crée lentement un espace de passage de la mort à la vie même dans la vie quotidienne (cfr. Gv 5,24).

*Exemples vivants - Nécessité des guides habiles*

Pour un tel passage, nous sommes encouragés par des exemples vivants des gens (hommes et femmes) qui ont dépassé cette crainte de la mort et qui nous le témoignent par leur vie propre. C'est avec une très grande émotion que j'ai lu le journal d'un moine du Mont Athos, en me préparant pour ce congrès international.

En se référant à la Sainte Montagne, l'auteur dit que «c'est le seul endroit où la mort est attendue heureusement et elle est si tranquille» (p. 29). Un peu plus loin, il fait la remarque suivante: «Telle intrépidité concernant la mort. Ce n'est pas facile de se moquer de la mort. De faire venir les défunts dans la discussion comme de vivants» (p. 12). «De vivre le présent comme la fin. De vivre toujours la fin» (tô éschaton, pp. 59-60)<sup>8</sup>.

Le même auteur raconte le cas suivant, d'un moine qui chaque matin se prosternait devant le tombeau de son père spirituel et lui demandait sa bénédiction (p. 42). On raconte aussi, des cas, où des enfants spirituels arrivés au bout de leurs forces à cause de la maladie, demandent la permission du Prieur de leur Monastère afin de partir pour leur voyage à l'éternité.

Ayant pratiqué toute une vie l'obéissance, n'osent même pas mourir sans permission-bénédiction de leur père spirituel. Les mêmes attitudes traversent les siècles. Je me souviens d'un cas analogue passé au sixième siècle. Il s'agit d'une conversation entre le jeune Dosithee mourant qui s'adressait à son abbé Dorothee (moitié du sixième siècle dans la région de Gaze a Palestine). Voici ce dialogue d'une

<sup>8</sup> M. MOÏSE (L'Hagiorite), *Veillée à la Sainte Montagne* (en grec), Akritas, Nea Smyrni 1990, pp. 29, 42, 59, 60.

extrême subtilité, qui pourrait être une source d'inspiration pour notre travail pastoral. Je cite: «Comment va la prière, Dosithée? (il s'agit de la prière de Jésus dont nous parlerons plus tard).

— Pardon Seigneur, je n'ai plus la force de la soutenir.

— Laisse donc la prière; souviens-toi seulement de Dieu et pense qu'il est devant toi».

Il souffrait beaucoup, et manda au Grand Vieillard (il s'agit de Varsanuphe): «Laisse-moi partir, je n'en peux plus!» Le vieillard lui fit répondre: «Patience, mon enfant, car la miséricorde de Dieu est proche».

Le bienheureux Dosithée le voyait souffrir beaucoup et craignait qu'il en eût détriment. De nouveau, après quelques jours, Dosithée fit dire au Vieillard: «Maître, je suis à bout de forces!». Alors le Vieillard lui répondit: «Va en paix. Prends place auprès de la Sainte Trinité, et intercède pour nous»<sup>9</sup>.

Une telle attitude, ne correspond-elle pas à cette approche eschatologique dont nous avons parlé au début de notre exposé? Tout ce qui a été déjà acquis dans le culte, dans la liturgie, est transposé dans la vie quotidienne. Mais pour que ce transfert ait lieu nous avons besoin de l'assistance des guides habiles. Chacun de nous n'est pas toujours capable de réussir ce transfert par ses propres moyens. Heureux, tous ceux qui se sont trouvés auprès des gens pareils.

A ce point j'aimerais vous rapporter le témoignage concret d'un vénérable d'éternelle mémoire Vieillard (Géron), qui s'est endormi dernièrement en Grèce. Il a été moine au Mont Athos et guide spirituel des milliers et des milliers d'hommes. Sa renommée a été mondiale. Nous pouvons prétendre que le Père Porphyrios — tel est son nom — a été 'témoin de la Résurrection' selon le sens que donnent les textes évangéliques (Actes 1,22). Vous allez le constater vous mêmes, par la lecture des lignes que je vous propose. Ce témoignage m'est parvenu par l'intermédiaire d'un ami qui a été un de ses fils spirituels. Je cite: «Quand je suis devenu moine je me sentais mieux. Je suis devenu plus puissant, même du point-de-vue de ma santé corporelle. Tandis qu'avant j'étais maladif, depuis ce temps-là je suis devenu plus sain et résistant à la fatigue, avec courage psychique. A proprement parler *je me sentais éternel*. L'Église est un mystère.

<sup>9</sup> DOROTHÉE DE GAZA, *Oeuvres Spirituelles*, «Sources Chrétiennes», n. 92, Éd. du Cerf, Paris 1963; *Vie de S. Dosithée*, paragraphe 10, p. 139, versets 11-22.

Celui qui entre dans l'Église *ne meurt pas*, il est sauvé, *il est éternel*. C'est ainsi que je me sentais toujours éternel, comme si j'étais *immortel*. En disant ces paroles, le visage du Vieillard s'illuminait et il continuait avec un air réfléchi: «Depuis que je suis devenu moine je croyais que la mort n'existe pas. Cette idée me possède... Et je vous le confesse mes frères, que toujours je sentais l'amour de Dieu... Et dès ce moment-là, c'est que je comprends, que je vois certaines choses!».

Telle était la conviction que le Père Porphyrios a essayée de transmettre à ses enfants spirituels, et insuffler dans leurs coeurs.

### *Direction spirituelle des peuples entiers*

En agissant ainsi, ce père spirituel a voulu par son attitude, inspirer à eux, ce que notre Église essaie depuis des siècles réussir auprès des peuples avec lesquels elle entre en contact et de le faire imprégner dans leurs sociétés. En l'occurrence 'influencer la formation d'une civilisation saine'. Nous avons des bonnes raisons à croire que «la doctrine orthodoxe constitue la base de la tradition culturelle du peuple grec en général et de son attitude dans la confrontation de la mort et du deuil. Ceci n'exclue pas certainement des influences et des résidus préchrétiens»<sup>10</sup>. En tout cas reste toujours difficile la juste évaluation de la grandeur des influences diverses.

De toute façon, nous avons l'impression que la spiritualité byzantine a influencé l'âme populaire et a cultivé les peuples balkaniques. Certains d'eux ont été influencés plus et d'autres moins. Dans la tradition par exemple roumaine «la mort, comme un événement d'ordre naturel, occupe une place secondaire et ne provoque pas le désespoir, la désorientation, la crainte que l'homme contemporain ressent devant elle... Parce que la mort n'est pas une fin, un bout, une disparition de la personne humaine, mais un passage dans d'autres horizons, où l'âme continue son existence, ses occupations habituelles»<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> PHAROS, *Le deuil...*, p. 22. Il a raison quand il prétend que «l'office orthodoxe pour les défunts est un exemple excellent de la manière par laquelle la théologie orthodoxe influence la formation d'une civilisation saine» (ID., *L'Orthodoxie comme expression culturelle* [en grec], «Grigorios o Palamas», tiré a part de 60 [1977], 661, p. 16).

<sup>11</sup> L. STANILOAE, *La foi chrétienne dans la tradition populaire roumaine* (en grec), traduit du français par P. Lialiatsis, «Synaxi», 1985, 14, pp. 25-33: cfr. les notes 1 et 2 du traducteur de l'article en grec P. Lialiatsis, pp. 27 et 29.

Les peuples balkaniques influencés ainsi par la foi orthodoxe ont pu se tenir courageusement en face de la mort, pourchasser l'exercice libre de leur foi et entreprendre la libération de leurs pays du joug étranger. Ils se sont insurgés contre les occupants turcs — qui étaient des musulmans — «pour la foi sainte au Christ et la liberté de la patrie» selon leur cri de guerre. La même foi a inspiré et inspire même aujourd'hui des combats respectifs (Chypre et ailleurs). Le cri patriotique «liberté ou mort» est imprégné fortement par le message chrétien sur la liberté, la dignité de l'homme et de l'audace envers la mort. Cette audace est cultivée sur deux niveaux, un niveau collectif et un niveau personnel.

### *La prière de Jésus*

Cette audace est surtout le fruit du contact continu du chrétien orthodoxe avec «le prince de la vie» (Actes 3,15), Notre Seigneur Jésus-Christ, que nous le supplions d'avoir pitié de nous par l'invocation de son nom. La 'prière de Jésus'<sup>12</sup> (la formule connue: Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi) devient une sorte de véhicule, pour le passage du chrétien de la mort à la vie (Gv 5,24); c'est l'invocation nostalgique qui réalise la liaison de l'ici vers l'au-delà, du maintenant vers l'avenir; une invocation dramatique afin que notre existence mortelle soit engloutie par la vie (cfr. 2 Cor 5,7). Cette invocation est comme si elle répète cet appel archaïque [de Saint Paul]: Marán athá, «Seigneur viens» (1 Cor 16,22; cfr. Ap 22,20).

### *Les chrétiens témoins de la Résurrection*

La question qui se pose maintenant est, comment pouvoir faire résonner ce message de vie, afin que les gens puissent dépasser la crainte de la mort, même s'ils vivent dans le cadre de cette énorme nécropole qui est devenue notre planète. Certes, l'homme contemporain n'est pas du tout enthousiasmé avec l'idée de la mort, et plus particulièrement lorsque l'espoir lui manque.

---

<sup>12</sup> Sur la 'prière de Jésus' voir T. SPIDLIK, *La spiritualité de l'orient chrétien, Manuel systématique*, «Orientalia Christiana Analecta», 206, Pontificium Institutum Orientalium Studiorum, Rome 1978, pp. 305-310; O. CLÉMENT, *Transfigurer le temps. Notes sur le temps à la lumière de la tradition orthodoxe*, Delacheux et Niestlé, Neuchâtel-Paris 1959, pp. 169-171.

Il est possible, que quelque chose, pourrait vraiment être changé, uniquement lorsque, nous chrétiens, pourrions devenir les porteurs de cet espoir, les témoins de la Résurrection. D'une résurrection qui s'accomplit lentement, dès maintenant. Et comment! Notre corps et notre âme deviennent de façon paradoxale impérissables par notre participation au corps et au sang du Christ à la Sainte Eucharistie, qui est appelée «médicament d'immortalité» (phármakon athanassías). C'est ainsi que rien ne nous séparera de l'amour du Christ, de l'amour de Dieu (Rm 8,35-39).

Cet amour reçu de Dieu, s'il est dirigé vers nos frères et partagé avec eux, «surmontera la crainte que la mort fait naître aux âmes des hommes; l'amour encourage la foi à Dieu et à l'immortalité de l'âme» (Dostoïevski). Le suprême garant pour tout cela, est Notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous rassure, en posant sur nous sa main droite, et dit: «Ne crains pas, je suis le Premier et le Dernier, le Vivant; je fus mort et me voici vivant pour les siècles des siècles détenant la clef de la Mort et de l'Hadès (de l'enfer)» (Ap 1,17-18).

*Sur le sujet voir:*

J. ALLEN, *The Orthodox Pastor and the Dying*, «St. Vladimir's Theological Quarterly», 23 (1979), 1, pp. 23-39; O. CLEMENT, *L'esprit de Soljenitsyne* (en grec), Librairie de «Hestia», Athènes, pp. 337. Voir la première partie «Près de la mort», pp. 5-48; GERONTIKON (To), *Apophthegmata patrum* (en grec), «Astir», Athènes 1970, pp. 166; G. MANTZARIDIS, *La valeur de la vie humaine selon les Pères de l'Eglise* (en grec), «Grigorios o Palamas», 69, n. 709 (janvier-février 1986), pp. 12-21; F. MÉAN, *L'au-delà et l'enfer chez les pères du premier millénaire chrétien*, dans *Quelle religion pour l'Europe? Un débat sur l'identité religieuse des peuples européens*, Textes et propos rassemblés par Démètre Théraios, Georg éditeur, Genève 1990, pp. 197-211 (discussion pp. 212-230); N. MITSOPOULOS, *La mort. Spirituelle, corporelle, éternelle*, Athènes 1973 (en grec); ID., *La soi-disante euthanasie*, Athènes 1980, pp. 121 (en grec); A. PAPAVALIANTHAKIS, *Le devoir à vivre*, Nicosie 1985, pp. 64 (en grec); CH. PARASKEVAIDIS (Métropolitain de Volos), *Nouveaux aspects du problème d'euthanasie*, Athènes 1986, pp. 20 (en grec); A. STAVROPOULOS, *Mémoire et oubli dans la Sainte Liturgie* (en grec), Ed. «Lychnos», Athènes 1989, pp. 129; ID., *En discutant sur la mort*, «O Ephimerios», 15 Octobre 1991, pp. 312-313 (en grec).